

Puis quand il descendait pour rentrer chez les hommes
 Et se sentir encore être ce que nous sommes,
 C'était à ce foyer qu'il se disait comment
 Le bonheur peut nous luire ici-bas un moment.

Dans l'heureux champ, qui semble aimer aussi ses maîtres,
 Un vieillard vénéré vit comme ses ancêtres ;
 Sa fille, dernier fruit dont le ciel l'a béni,
 Fait la joie et l'orgueil de son toit rajeuni,
 L'orne de sa beauté, par sa douce prudence
 Maintient dans la maison et l'ordre et l'abondance.
 Que de soirs elle avait, plus belle en sa rougeur,
 Accueilli sur le seuil le divin voyageur,
 Sur le cèdre pour lui placé la blanche nappe,
 Et le miel en rayons d'où le parfum s'échappe,
 Et la figue, et l'olive, et le vin écumant,
 Et les gâteaux pétris de lait et de froment.
 Là, tandis qu'épuisant la rustique largesse
 Le vieillard et son hôte échangent leur sagesse,
 Active à les servir et rêveuse pourtant,
 La vierge, à leur côtés, s'empresse en écoutant ;
 Quand le grave discours prolonge la veillée,
 Sous le charme qui tient son âme émerveillée,
 Le fuseau n'est pas moins agile entre ses doigts ;
 Un mot, discrètement, vient révéler parfois
 Sa raison, sa candeur ; puis le chant d'un cantique
 Marque de doux repos à l'entretien mystique.
 — Tel, en nos bois, l'oiseau, qui l'aime et le comprend,
 Interrompt le discours du chêne et du torrent. —
 Puis aux soucis du jour versant les vrais dictames,
 La prière du soir unit en Dieu leurs âmes.

Quelle paix, quelle joie offre cette maison
 Au cœur dont son enclos ferait tout l'horizon,